**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse
**Band:** 30 (1885)
**Heft:** 11

**Nachruf:** Le général Mac Clellan
**Autor:** F.L.

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 14.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# REVUE MILITAIRE SUISSE

XXXe Année. N° 11. 15 Novembre 1885

## Le général Mac Clellan.

Un nouveau vide vient de se faire dans le monde des illustrations militaires des Etats-Unis. Après le général Grant, dont nous annoncions naguère les pompeuses funérailles, c'est un autre général en chef, Mac Clellan, qui appelle aujourd'hui la grande République à un subit et immense deuil. L'émotion a été vive et universelle quand, le 29 octobre écoulé, les fils télégraphiques ont porté à tous les coins du pays cette lugubre dépêche : « Mac Clellan, le général en chef des grandes armées de 1862, est mort à Orange (N. Jersey) de la maladie du cœur dont il souffrait depuis quelque temps. »

Nous nous joindrons aussi au deuil des soldats-citoyens américains, et l'on nous permettra de rappeler les traits saillants de la carrière si remarquable et si bien remplie de cet éminent homme de guerre intimement mêlée aux plus grands événements de notre temps. Son activité dans la tâche ardue qui lui incomba comme créateur et chef de vastes armées de miliciens, au milieu des conflagrations d'une vaste confédération d'Etats républicains, peut fournir à des officiers suisses de riches enseignements ainsi que divers points d'études comparatives plus instructifs à beaucoup d'égards que les carrières plus ou moins brillantes de maintes célébrités des armées permanentes de l'Europe.

Pour cela nous devrons descendre dans quelques particularités de la vie militaire du général américain et la suivre dans ses principaux échelons dès l'académie de West-Point au grade suprême ; mais là encore nous osons croire que nos lecteurs trouveront quelque profit, car la plupart des organes de la haute presse européenne ne s'est pas mise en grands frais de biographie à propos de l'illustre défunt, ou n'a pas su saisir les traits essentiels de cette figure si caractéristique et si lumineuse.

C'est tant mieux pour nous, qui aurons ainsi l'avantage, comme il y a déjà quelque vingt ans, d'être des premiers à faire connaître à l'Europe sous leur vrai jour maintes choses et personnalités marquantes de l'Amérique.

La famille du général Mac Clellan est originaire d'Ecosse; elle se rattacherait à celle, actuellement éteinte, dont le vieux château présente encore de belles ruines dans le bourg de Kircudbright sur les bords de la rivière Dee. Le père du général, le Dr Georges Mac Clellan, était un médecin distingué de Philadelphie. C'est là que notre héros naquit, le 3 décembre 1826; il recut les prénoms de Georges-Brinton.

Après avoir suivi les meilleures écoles de la grande cité et prouvé ses aptitudes pour la carrière des armes, il fut désigné en qualité d'élève de West-Point pour son district de congrès [1]. Il fit son entrée à l'Ecole en 1842 et en sortit le 30 juin 1846 comme gradué le second de sa volée, ce qui lui ouvrait les rangs du génie.

C'était un bon moment pour les élèves animés du feu sacré. La guerre du Mexique, à propos des territoires du Texas, venait d'éclater. Mac Clellan y fut aussitôt expédié comme second lieutenant du génie, dans la compagnie de sapeurs et mineurs attachée à l'armée du général Taylor.

Son premier service fut la marche de Matamoras sur Vittoria, à l'avant-garde. C'était une âpre besogne. Il s'agissait d'ouvrir des routes, de combler des fossés, jeter des ponts, établir des campements, dans des conditions particulièrement difficiles. Mais sa compagnie était une des plus solides, et elle fut bientôt une des mieux notées de l'armée pour son activité et son courage. Elle eut à accomplir un même travail sur la route de Tampico, dans la province de Tamaulipas, un des plus importants ports de mer de l'Etat. On sait que le commodore Perry, anticipant sur l'arrivée de l'armée américaine d'invasion, prit possession de cette place, qui cependant fut rendue à l'armée de terre et qui lui servit de base d'opérations (26 janvier 1847).

Le général Scott ayant pris le commandement en chef de l'armée du Mexique d'après des instructions du 23 novembre 1846, l'île de Lobos, entre Tampico et Vera-Cruz, fut choisie comme rendez-vous des forces de terre et de mer destinées à attaquer Vera-Cruz.

La compagnie de Mac Clellan, comprise dans la nouvelle armée d'invasion, fit partie des premières troupes envoyées pour

[1] Chaque district ou collège électoral du congrès à droit à un cadet à West-Point tous les 4 ans, cycle d'études de l'école, lequel est désigné par le député en charge. En outre le président désigne 10 élèves par an. Les examens censés tempérer ces actes de faveur sont peu rigoureux. Il est question depuis longtemps de changer ce mode contre celui des concours.

investir Vera-Cruz. Elle fut attachée à la division du général Worth, et dès son débarquement jusqu'à la prise de la ville, elle se trouva partout où il y avait une besogne épineuse et critique à surmonter. C'était la compagnie favorite pour tout le service des pionniers dans cet investissement mémorable d'une des villes les mieux fortifiées du continent américain. Dans son rapport le colonel Totten, chef du génie, mentionna le nom de G.-B. Mac Clellan parmi ceux des officiers ayant rendu de bons services.

Les résultats du siège de Vera-Cruz furent un témoignage de l'efficacité de l'enseignement donné à West-Point. Cette académie a élevé à un haut degré la science et la pratique de tout ce qui a trait à l'arme du génie, sans trop négliger les autres branches militaires plus générales, lesquelles pourraient cependant être moins spécialisées.

Après l'occupation de Vera-Cruz commença la marche en avant sur la capitale du Mexique. Les hauteurs de Cerro Gordo furent enlevées après plusieurs reconnaissances minutieuses faites par le génie et où le capitaine Lee, le lieutenant Beauregard, Mac Clellan et quelques-uns de leurs camarades se distinguèrent. Quelques jours plus tard le génie construisit une route difficile du côté de Jalapa, vraie merveille de hardiesse, dont le général Scott complimenta entr'autres le lieutenant Mac Clellan.

Celui-ci partagea les dangers et les honneurs de tout le reste de la campagne. Détaché tantôt à la division Pillow, tantôt près des généraux Twiggs et Worth, il prit encore part aux sanglantes affaires de Cherubusco, de Molino del Rey, de Chapultepec et de Mexico, ce qui lui valut d'honorables citations dans les rapports de ses divisionnaires et du général Scott, ainsi que le brevet de capitaine, le 12 septembre.

A la paix Mac Clellan fut dirigé avec sa compagnie sur West-Point, où il eut à construire ou compléter divers ouvrages de fortification permanente, entr'autres le fort Delaware. En même temps il fut chargé d'une partie de l'instruction des cadets dans la double qualité de directeur des travaux pratiques de fortification de campagne et de directeur de l'escrime à la baïonnette. A cette occasion il publia un manuel d'escrime, imité du règlement français.

En mars 1852, le capitaine Mac Clellan reçut une mission plus active. Il fut adjoint au détachement d'ingénieurs et de pionniers du capitaine R.-B. Marcy en expédition depuis trois ans sur la

Rivière Rouge[1] et chargé de reconnaître les sources des rivières Trinity, Brazos, Colorado et de la branche canadienne de l'Arkansas.

Tout l'été de 1852 se passa dans ces régions pittoresques et encore inexplorées du centre des Etats-Unis et des territoires indiens. Marcy en a laissé un récit, en forme de journal, qui aurait fait les délices d'un Mayne-Reid ou d'un Gustave Aymard par ses dramatiques scènes de voyage, d'histoire naturelle, de chasse, de guerre indienne même parfois. Dans ces attrayantes pages, il est beaucoup question et en termes des plus élogieux, du capitaine Mac Clellan. On y voit que c'est lui qui détermina le point où le méridien du 100e degré de longitude ouest coupe la Rivière Rouge et où l'on plaça une borne entre le Texas et les Choctas. Il précisa aussi plusieurs autres points géographiques et géodésiques d'une réelle valeur pour établir la carte de la contrée. En son honneur Marcy donna le nom de « Mac Clellan's creek » à un charmant ruisseau aux bords duquel l'expédition campa quelques jours dès le 20 juin.

Dans l'automne de la même année 1852 Mac Clellan fut commandé pour le service topographique des côtes et des ports du Texas. Son rapport, qu'il rendit en avril 1853 et qui a été publié en son temps avec plans et croquis dans la belle collection officielle, embrasse les côtes du Texas depuis Paso Cavallo jusqu'aux bouches du Rio Grande, comprenant entr'autres les ports de Brazos, Santiago, Corpus Christi, Aransas, Paso Cavallo et quelques autres plus secondaires.

A cette même époque, c'est-à-dire en avril 1853, il fut détaché sous un climat bien différent, dans le territoire de Washington, la partie la plus septentrionale des Etats-Unis sur l'Océan pacifique, aux frontières de la Colombie britannique.

Il s'agissait d'explorer les montagnes de la Cascade, du côté de l'ouest, dès le bassin de la Colombie jusqu'au 49e degré de latitude nord et d'y trouver le meilleur point de passage soit d'une route militaire pour les émigrants habituels, soit de la grande ligne ferrée du Pacifique par le nord (North-Pacific-R. W.) projetée alors, et qu'une autre section topographique, dite de l'Est, reconnaissait à travers les Montagnes-Rocheuses.

Le capitaine Mac Clellan, ayant sous ses ordres une dizaine d'officiers, sous-officiers et d'employés techniques, plus une cin-

[1] Il y a plusieurs « Rivières Rouges » en Amérique. Celle dont il est ici question est le grand affluent de la rive droite du Bas-Mississipi.

quantaine de soldats du 4e infanterie, à détacher des garnisons de l'Orégon et du territoire Washington, avec quelques guides et chasseurs indiens, prit ses premiers arrangements à San Francisco, en mai et juin, ensuite d'un ordre du 9 mai 1853 du ministre de la guerre, alors M. Jefferson Davis, devenu plus tard président de la Confédération des Etats sécessionnistes.

En juin, Mac Clellan rassembla une partie de son monde et de son matériel à Astoria, port à l'embouchure de la Colombie, puis remonta ce fleuve jusqu'à fort Vancouver, où il rallia le reste de son corps. Le 24 juillet, l'expédition, comprenant un effectif total de 68 personnes et de 173 chevaux et mulets, se mit en route pour remonter la vallée de la Colombie. Marchant par Catalapotl, Chequos, Atanam, elle arriva le 17 août à un point favorable de la vallée de Venas, où elle établit un camp et dépôt, sous le commandement du lieutenant Mowry, tandis que quatre colonnes mobiles se lançaient à la découverte des divers cols et passages à reconnaître. Le capitaine Mac Clellan prit pour sa part le col de Nahchess, le plus pénible, et il dut constater, après maints efforts, que s'il se prêtait à la construction d'une route militaire, il était tout à fait impropre à une voie ferrée ordinaire.

Le 3 septembre le camp de dépôt fut porté en avant à Ketetas sur la rivière Yakima, un peu plus tard dans la plaine de Spokane, puis à Colville, d'où partirent d'autres hardies explorations jusqu'au 49e, 76, de latitude nord. Le 28 septembre l'expédition se rencontra, sur la rivière Spokane, avec la section de l'Est venant des Montagnes-Rocheuses. Grande fut la joie, comme elle eût été en plein club alpin.

Ce qui était moins gai, c'était l'approche de l'hiver. Il fallut prendre les dispositions en conséquence. Le corps de Mac Clellan se replia en partie sur Vancouver, en partie dans les stations intermédiaires, tandis que les officiers et les employés se rendirent à Olympia pour compléter leurs rapports. A cet effet plusieurs autres reconnaissances durent être reprises au milieu de janvier sur la neige. En février 1854 seulement, Mac Clellan put arrêter ses conclusions concernant le tracé de la voie ferrée et annoncer son rapport officiel. Les cols de Colombia et de Yakima étaient indiqués comme les plus favorables ; pour tête de ligne sur le Pacifique il désignait Seattle sur la baie Elliott.

Le récit détaillé de cette remarquable exploration scientifique a été publié dans la collection des rapports officiels de 1854. Remplissant un fort volume in-4 avec annexes, cartes et plans, il

montre le travail colossal et de genres très divers qui avait été fourni, grâce à la bonne direction du jeune chef de l'expédition.

Son retour à l'est fut non moins bien utilisé. Chargé d'une étude comparative des différents systèmes de chemins de fer alors en exploitation ou en construction aux Etats-Unis, afin d'en faire bénéficier le projet du Pacifique, il visita, en compagnie de quelques ingénieurs et mécaniciens de choix, la plupart des nombreux réseaux américains et soumit au gouvernement, en novembre 1854, un rapport complet et consciencieux, qui est tout un traité sur la matière, y compris les perfectionnements qu'elle comporte. Ce travail, venant d'un tel expert, fut très remarqué.

Après cela et désireux de nouvelles branches d'activité et d'étude, il passa, en novembre 1854, dans la cavalerie, au 1er régiment de réguliers, et fit pendant l'hiver un nouveau séjour à West-Point comme instructeur de cavalerie. Auparavant, il avait été chargé, dit-on, de reconnaître secrètement l'emplacement d'un dépôt de charbon dans les Antilles.

En avril 1855, il fut appelé à faire partie, avec les majors du génie Delafield et Mordecai, d'une commission de trois membres chargée d'étudier l'état de l'art militaire en Europe et de suivre les opérations de la guerre d'Orient.

Ces messieurs firent assurément à cette occasion un beau et intéressant voyage. Partis de Boston le 11 avril, ils reçurent, le 29, à Londres, de courtois passe-ports pour Constantinople et pour la Baltique. Ils n'en purent obtenir autant à Paris. Là on leur fit comprendre, non sans peine, que s'ils voulaient avoir le privilège de visiter les deux camps belligérants, on aimerait mieux qu'ils commençassent immédiatement par la Russie. C'est ce qu'ils firent. En visitant Berlin au passage, puis Varsovie, puis Modlin, ils arrivèrent à St-Petersbourg le 19 juin, un peu à contre cœur, car ils auraient préféré être acheminés directement, de Varsovie au moins, sur Sébastopol. Sur leurs réclamations on leur offrit le très consolant spectacle de plusieurs revues, de maintes bonnes réceptions et on les conduisit dans tous les établissements militaires de la capitale et de Cronstadt ainsi que de Moscou ; mais ils ne purent avoir l'autorisation de visiter Sébastopol, ni Revel, ni Sweaborg.

Revenus en Prusse ils se dédommagèrent à Königsberg, à Dantzig, à Berlin, à Spandau, puis à Dresde et enfin à Trieste, où ils s'embarquèrent, le 9 septembre, pour Constantinople. Le 8 octobre ils arrivaient à Balaclava et étaient reçus aussitôt par le com-

mandant en chef anglais Simpson, successeur de lord Raglan, qui leur assigna un agréable quartier à Cathcart-Hill. Ils visitèrent à leur aise tous les camps et les ouvrages des alliés, mais plus spécialement ceux des Anglais, des Sardes et des Turcs, et repartirent le 2 novembre pour Constantinople, puis pour Trieste et Vienne par le Semmering.

De Vienne ils revinrent à Venise et en Lombardie, où ils passèrent une bonne partie du mois de janvier 1856 à explorer les places lombardes alors aux mains de Radetzky, qui les accueillit avec beaucoup de courtoisie. De là ils s'acheminèrent sur la France par Gênes, s'arrêtèrent quelques jours à Toulon, à Marseille, à Lyon, à Belfort, à Strasbourg, puis à Coblenz, à Cologne, à Liège, et rentrèrent à Paris le 1er mars. Après avoir inspecté Vincennes, Cherbourg, le Hâvre, ils étaient de nouveau à Londres le 24 mars, les jours suivants à Portsmouth, à Woolwich, à Yarmouth, à l'île de Wight, enfin à Liverpool, où ils s'embarquèrent pour les Etats-Unis le 19 avril, ayant employé une année et quelques jours à cette instructive mission.

Il en résulta trois beaux volumes in-4 dans les publications du congrès, dont le premier, du capitaine Mac Clellan, fut remis le 25 février 1857. Outre un rapport général sur les opérations de la guerre de Crimée et sur les principales armées européennes, il contient entr'autres un mémoire détaillé sur l'armée russe et cinq mémoires spéciaux sur les cavaleries européennes, avec un projet de règlement pour le service de campagne de la cavalerie des Etats-Unis, en grande partie traduit du russe. Plus tard ce règlement fut adopté et réimprimé en format portatif pour l'usage des troupes. Les autres rapports, ainsi que ceux de ses compagnons du génie, trouvèrent fréquemment leur utilité pour le perfectionnement des défenses côtières.

Rentré à West-Point après son retour d'Europe, le capitaine Mac Clellan, déjà connu fort avantageusement dans le monde des techniciens et des entreprises de voies ferrées, reçut des offres avantageuses de capitalistes de New-York, et dans l'automne de 1856 il donna sa démission d'officier pour prendre le poste d'ingénieur en chef et vice-président du chemin de fer central illinois. Il contribua puissamment au développement de cette compagnie, ce qui l'absorba pendant environ trois ans; après quoi il passa, en septembre 1860, à la présidence d'un réseau plus vaste encore, le Ohio et Mississipi ou Cincinnati-St-Louis, qui avait be-

soin d'une main ferme et habile pour conjurer les désastres qui le menaçaient.

Il était à peine à l'œuvre, à Cincinnati, quand le grand orage politique qui allait ravager le pays le ramena à sa première carrière.

Le 15 avril 1861 le gouvernement fédéral avait appelé le nord aux armes contre la Sécession, soit 75 mille hommes en 94 régiments de volontaires de 3 mois. L'Etat d'Ohio n'avait pas été le dernier à répondre à cet appel. Treize régiments lui étaient attribués pour la première levée, et déjà deux jours après la proclamation du président Lincoln du 15 avril, le 1er et le 2e régiments Ohio partaient pour Washington. Le 23 avril un acte législatif de cet Etat avait autorisé le gouverneur Dennison à créer les états-majors nécessaires et à nommer entr'autres trois brigadiers-généraux et un major-général soit divisionnaire des volontaires. Sur une centaine de prétendants, Mac Clellan fut nommé major-général et chargé d'organiser les troupes de l'Etat, puis de commander le premier corps disponible. Celui-ci se joindrait aux corps voisins de la Pensylvanie, de l'Illinois, de l'Indiana, pour entrer dans la Virginie occidentale, où des partisans nombreux du nord avaient réuni une convention à Wheeling.

Vers le milieu de mai, les 13 régiments de Ohio étaient prêts au camp de Colombus. Neuf autres organisés comme réserve, avec des volontaires de 3 ans, furent mobilisés sous les ordres de Mac Clellan pour la campagne de la Virginie occidentale qui s'ouvrit le 27 mai 1861.

Cette offensive se combinait d'ailleurs avec d'autres organisées à Washington, ayant toutes le même objectif principal, Richmond, capitale de la Virginie et en même temps de la Sécession esclavagiste.

D'après un plan du vieux général en chef Scott, le centre de la Virginie devait être enserré par 4 corps : un au Sud par le Fort-Monroë et la presqu'île d'Yorktown sous le général Butler ; un sur le front de Washington par Manassas, sous le général Mac Dowell ; un plus à droite par la vallée de la Shenandoah sous le général Patterson ; enfin un plus à droite encore par la Virginie occidentale sous notre général Mac Clellan.

Disons vite que nous ne parlerons pas ici des trois premiers. Quant au quatrième sa réussite retentit d'autant plus qu'elle fut le seul succès de cette quadruple offensive.

Le 27 mai, comme nous l'avons vu plus haut, Mac Clellan s'é-

tait mis en mouvement. Son corps d'armée fournissait deux colonnes principales. Une division à gauche, sous le général Morris, des réguliers, marcha de Wheeling sur Grafton et Romney. Une autre à droite, la division de Rosencranz, aussi régulier, franchit l'Ohio à Marietta et occupa la ville de Parkersburg. La marche avait été précédée de deux proclamations énergiques, aux Virginiens et aux soldats, portant qu'on combattrait à outrance les rebelles et les traîtres en armes, mais que toutes les propriétés, particulièrement les esclaves, seraient religieusement respectés.

Le général Morris s'avança sans coup férir jusqu'à Grafton ; puis jusqu'à Philippi. Là les sécessionnistes du colonel Porterfield avaient un camp d'environ deux mille hommes. Morris le fit attaquer le 3 juin au soir, et le mit totalement en déroute après quelques coups de fusil. Les fuyards laissèrent sur place une quinzaine de morts, une cinquantaine de chevaux, environ 500 fusils, 1200 pistolets, des tentes et des objets d'équipement en grand nombre. Les fédéraux eurent peu de perte ; mais un de leurs plus vaillants officiers, le colonel Kelly, fut grièvement blessé dans la poursuite. Les uns et les autres se rapprochèrent ensuite du chemin de fer ; les fédéraux restèrent autour de Grafton, et les confédérés se retranchèrent à Romney et à Piedmont. Des deux côtés des partis battaient la campagne et eurent quelques escarmouches insignifiantes.

Les confédérés reçurent des renforts amenés par un nouveau commandant, le général Garnett, précédemment major de l'armée régulière. Il s'arrangea, dans les montagnes du Haut-Cheat, une forte position retranchée, pour 5 à 6 mille hommes, avec des avant-postes s'étendant au loin. Dès la fin de juin, Rosencranz, s'avançant de Buckanon, et Morris de Philippi, refoulèrent ces avant-postes jusque sur leur position centrale. Celle-ci, appelée Laurel-Hill, était à environ 6 milles au nord de Bewerley, sur la route de Philippi. Elle était couverte sur sa gauche par une autre position fortifiée, vers la route de Bewerley à Buckanon, à un col appelé Rich-Mountain. Il s'y trouvait environ 1500 hommes sous le colonel Pegram. Les deux positions confédérées étaient distantes de 7 à 8 milles l'une de l'autre. Les 7, 8, 9 et 10 juillet, le général Mac Clellan fit manœuvrer ses diverses brigades de manière à menacer de près les sécessionnistes de front et de flanc. Le 11 après midi, le général Rosencranz, qui avait tourné Rich-Mountain par la droite, s'en empara après 2 heures de combat et, le 13, un succès semblable fut obteuu, à Bewerley, contre le

corps confédéré du colonel Pegram. Ainsi 800 hommes et 4 canons furent capturés en quelques jours.

Pendant ce temps, le général Garnett, aussi serré de près, n'avait pu, le 11, secourir son lieutenant. Le 12, il chercha à le rejoindre ; il abandonna Laurel-Hill pour se retirer sur Bewerley. Mais là il se heurte aux soldats de Rosencranz. Il fait volte-face pour redescendre la vallée du Cheat par des chemins de montagne jusqu'à la grande route de Clarkesburg à Romney. Mac Clellan le fit aussitôt suivre par Morris. L'avant-garde de celui-ci, habilement dirigée par le capitaine du génie Benham, qui avait fait précédemment le levé topographique de la contrée, talonna sans cesse la colonne du général Garnett, et enfin la joignit, le 13 après midi, au passage d'un petit affluent du Cheat, le Carrick's-Ford. Là, un vif combat s'engagea, qui se termina par une sévère défaite pour les confédérés. Un peu plus loin, à un autre gué, le général Garnett voulut encore opposer résistance. Il rassembla bravement quelques hommes, qu'il excitait lui-même à l'action ; mais à peine celle-ci était-elle commencée, qu'il reçut une balle qui le tua. Sa troupe se débanda, et un grand nombre de fuyards furent recueillis par le général Hill, du corps de Morris, qui avait reçu l'ordre de s'avancer à cet effet de Rowlesburg, où il avait été laissé pour veiller au chemin de fer.

Les combats de Rich-Mountain et de Carrick's-Ford terminèrent cette première campagne de la Virginie occidentale, et acquirent complètement à l'Union toute la portion de l'Etat à l'ouest des Alleghanis. Johnston, qui s'était d'abord, de son camp de Winchester, apprêté à secourir le général Garnett, et avait déjà envoyé du renfort vers Romney, avait dû y renoncer. Son attention venait d'être appelée du côté opposé, sur l'importante zone en avant de Richmond où des événements décisifs s'étaient passés.

Là le corps de Mac Dowell avait été complètement mis en déroute à la bataille de Manassas ou du Bull-Run le 21 juillet. Ses troupes s'étaient débandées et il avait fallu faire appel à une nouvelle levée, cette fois de 500 mille hommes pour 3 ans, et à de nouveaux chefs.

Par télégramme du président Lincoln, reçu à Bewerley le 22 au soir, Mac Clellan fut appelé au commandement de l'armée du Potomac à la place de Mac Dowell. Laissant le commandement de la Virginie occidentale à Rosencranz, il se rendit à Washington, où il prit ses nouvelles fonctions le 27 juillet, ayant carte blanche pour parer aux dangers de la situation.

A ce moment commence pour lui sa vraie carrière, la période brillante de ses services. Il aura la tâche herculéenne d'organiser, comme à la vapeur, une armée d'un quart de million d'hommes, chose tout à fait nouvelle pour ce pays, qui d'ailleurs ne se laisse point arrêter par les dimensions de ses entreprises. Il devra résoudre cette tâche en satisfaisant aux exigences à la fois les plus contradictoires et les plus impérieuses : les exigences d'art militaire, à lui trop connues, contre un ennemi victorieux et bien posté, et les vœux déchaînés d'un peuple impatient d'action et de revanche.

Cette tâche complexe il l'accomplit en somme et à souhait selon les experts équitables, quoique moins rapidement que beaucoup l'eussent désiré. En cinq à six mois une force de 230,000 hommes, en 16 divisions et 48 brigades, avec assez bonnes proportions de cavalerie, meilleures d'artillerie et de services spéciaux, ainsi que de parcs et de matériel de tout genre, y compris 30,000 chevaux et mulets d'attelage, sortit de ses mains comme par enchantement.

Une vingtaine de brigades, formées et exercées aux avant-postes mêmes, surtout en avant du Potomac, rompues déjà au service de campagne, aux campements et bivouacs de circonstance, aux marches à travers bois, marais et rivières, aux reconnaissances sur terre et sur eau, aux constructions d'ouvrages de fortification passagère et de routes militaires, équipées et armées d'après les derniers perfectionnements, imités depuis lors de toute l'Europe, n'auraient craint la comparaison, au point de vue des aptitudes de guerre sinon de l'éclat de la tenue, avec aucune troupe d'élite des meilleures armées européennes.

Nous disons une vingtaine de brigades, parce qu'en-dessus de cette unité, l'improvisation avait généralement donné des résultats moindres. Et cela se comprend.

Si l'on peut à la rigueur, et facilement même aux Etats-Unis, se procurer, avec suffisamment d'argent, un excellent matériel et un personnel convenable de soldats et de cadres jusqu'au régiment et à la brigade, au moyen d'intelligents volontaires et des cadres de l'armée régulière, il n'en est plus de même des états-majors des corps combinés. Ceux-ci ne s'improvisent ni ne s'achètent. Les officiers qui ont les connaissances désirables n'ont pas toujours le savoir-faire pratique et le sang-froid que donne l'expérience; ceux qui ont l'expérience et le calme voulu en situation critique n'ont pas toujours les ressources intellectuelles pour s'en tirer à temps.

Les états-majors étaient donc le point faible de cette grande armée, et l'on peut croire que ce n'était ni par l'avancement que procurait à quelques-uns le diplôme ultra-technique de West-Point, si complété qu'il pût être par des explorations topographiques ou par des échauffourées en territoire indien, ni à l'aide de quelques rares officiers venus d'Europe en amateurs, qu'il était possible de parer à toutes les lacunes qui se manifestaient dans cette branche supérieure d'un service de grande guerre.

Aussi le pauvre général Mac Clellan, dans son lourd travail d'organisation, à mener de front avec celui des reconnaissances et des renseignements sur l'ennemi à proximité et au loin, en était réduit à un nombre fort restreint d'auxiliaires réels [1].

La besogne matérielle reposait en majeure partie sur ses propres épaules, d'autant plus que dans le nombre des officiers ou personnages ayant accès auprès de lui, les capables n'étaient pas tous très sûrs et les sûrs pas tous capables. Pour se prémunir contre l'espionnage, facile à Washington, il était obligé de tenir sous clef, dans divers tiroirs de meubles, ses cartes géographiques et topographiques, ainsi que ses états de situation, de répartition, de dislocation, etc.

C'est donc à lui personnellement que revient le principal mérite d'avoir eu en mains, à l'ouverture de la campagne en février 1862, la belle armée d'environ 220 mille combattants et 500 pièces de canon répandue alors, en partie le long du Potomac, en partie dans le vaste camp retranché dont la capitale avait été entourée.

Pendant tout l'hiver le gouvernement et les clubs républicains du Nord avaient demandé à grands cris la reprise de l'offensive et « l'écrasement des rebelles » au moyen de la « grande armée. » Désirant être mieux prêt encore sur terre et sur eau et laisser passer aussi la saison des boues prodigieuses de la Virginie en hiver, il avait insisté pour rester libre de choisir lui-même son heure au lieu d'être précipité à quelque nouveau Bull-Run.

En dépit de la pression de l'opinion publique, le gouvernement s'efforça longtemps d'acquiescer à ce juste désir de son gé-

[1] Il n'est que juste de dire qu'au premier rang de ceux-ci se trouvèrent aussi quelques volontaires étrangers, notamment le comte de Paris et le duc de Chartres, comme capitaines d'état-major, accompagnés de leur oncle, le prince de Joinville, du capitaine Morhain, du Dr Leclair, qui tous, à des titres divers, eurent maintes occasions de rendre d'excellents services.

néralissime, et le président Lincoln entr'autres, qui voulait sincèrement seconder ses efforts, le lui prouva de toutes façons. Il fit activer l'armement des nombreux forts élevés autour de Washington, l'armement et l'organisation des volontaires, la composition des états-majors et des cadres supérieurs. Le 1er novembre il nomma Mac Clellan au poste suprême de commandant en chef des forces des Etats-Unis, que le vieux général Scott venait de quitter ; ce qui confirmait Mac Clellan dans son grade de major-général, mais de réguliers, et lui donnait, croyons-nous, le rang de lieutenant général, beau saut assurément depuis sa capitainerie de 1857.

Après cela le gouvernement se crut en droit de parler plus haut et d'exiger que l'armée ne tardât pas à s'ébranler contre les sécessionnistes de Manassas et Centreville ainsi qu'à débloquer le bas Potomac. Mais les pluies et les neiges s'en mêlèrent et amenèrent de nouveaux retards, dont le pays ne se rendait pas compte. A ce propos une correspondance officielle aigre-douce s'ouvrit entre le secrétaire de la guerre [1] et l'état-major du commandant en chef, à laquelle le gouvernement mit fin en décrètant lui-même, par une proclamation solennelle du 27 janvier 1862, la reprise de la campagne sur tous les fronts pour le 22 février, jour très fêté aux Etats-Unis comme anniversaire du général Washington !

Il va de soi que cet ordre sonore ne put être exécuté. Il fut à la fois déjoué par l'ennemi, qui avait pu prendre ses mesures en conséquence, et ajourné par Mac Clellan, après dûe autorisation supérieure ensuite de ses respectueuses observations.

D'autres divergences de même genre creusèrent peu à peu le fossé entre la Maison-blanche et le quartier-général, d'autant plus que le parti abolitionniste, qui devenait de plus en plus influent sur l'autorité civile, voyait avec déplaisir les tendances de Mac Clellan à faire une guerre aussi régulière et aussi peu révolutionnaire que possible.

Le plan du général Mac Clellan, qu'il redoutait de laisser transpirer, dut enfin être soumis à qui de droit, car il avait besoin du concours de la marine. Il consistait, on le sait, à transporter par eau le gros de ses forces sur un point de la baie de Chesapeake, où il pourrait tourner la droite du front ennemi. Il avait d'abord été question pour cela de Urbana ; mais ce projet ayant été éventé Mac Clellan avait dû chercher un point plus éloigné de débarquement et il l'avait choisi dans la péninsule d'Yorktown, sous le

[1] Un nouveau secrétaire, M. Stanton, venait de remplacer M. Cameron.

fort Monroë, où commandait le vieux général Wool, successeur de Butler. De là l'armée fédérale s'avancerait sur Richmond, tandis que d'autres corps s'y porteraient, comme précédemment, par la Shenandoah, par Manassas, puis aussi par le York-River, avec l'appui d'une flottille, et même au besoin par le James-River que remonterait une autre flottille.

Les préparatifs pour cette grande entreprise amphibie menèrent jusqu'au mois de mars et risquèrent, au dernier moment, d'être complètement annihilés par la foudroyante apparition du *Merrimac*, heureusement domptée par le fameux *Monitor*, tout cela au grand mécontentement accompagné de forces récriminations des clubs républicains.

Enfin le 10 mars, les onze divisions de l'armée active du Potomac s'ébranlèrent sur la rive droite du fleuve contre les positions des Sudistes à Centreville, Manassas et environs. Mais ceux-ci venaient de les évacuer après avoir incendié leurs camps.[1] L'offensive fédérale n'en continua pas moins pendant quelques jours, servant de démonstration pour couvrir le mouvement par la gauche, par la baie de Chesapeake. Dès le 16 mars, les troupes s'embarquèrent à Alexandrie pour Fort Monroë ; Mac Clellan les suivit le 1er avril, ayant laissé en arrière un effectif de 4 à 5 divisions, qui ne tarderaient pas à le rejoindre en utiles flanqueurs de droite.

Dès le 4 avril la marche en avant s'effectuait pour atteindre les abords de Richmond. Mais le 7 déjà elle était arrêtée net devant les retranchements de Yorktown. Un temps d'arrêt momentané ne surprenait pas Mac Clellan ; il y avait pourvu par ses flanqueurs de droite sus-mentionnés, les 3 divisions de Mac Dowell et la division Blenker, laissés en arrière ad hoc.

Au lieu de ce renfort impatiemment attendu, il reçoit l'avis que toutes ces troupes ont été retenues par le gouvernement, inquiet sur les dangers que pouvait courir Washington !

Cette mesure n'était que le couronnement d'une série d'autres ordres supérieurs du gouvernement qui s'étaient abattus sur le général Mac Clellan et sur son armée dès que le Potomac s'était trouvé entre eux et la capitale. On lui avait imposé la subdivision de ses forces en corps d'armée, avec obligation de conseils de guerre pour décider des opérations ; on lui avait retenu tout un

[1] Le général Johnston, qui commandait sur cette zone, avait toujours été fort bien renseigné de ce qui se passait ou se préparait à Washington contre lui.

corps, le 5e, pour la garde du Haut-Potomac ; un autre et plus pour la garde des trop nombreux forts de la capitale et de leurs couverts avancés ; on avait réparti, « vu son éloignement de la capitale » son commandement général sur d'autres généraux, Halleck et Fremont, entr'autres ; bref ! on l'avait en quelque sorte mis sous tutelle et réduit à sa légitime, à sa seule armée de Fort-Monroë. C'était une quasi-destitution.

Dans tout cela Mac Clellan n'était que l'infortunée victime des ardentes luttes et intrigues politiques qui s'entrecroisaient autour du Capitole et de la Maison-Blanche. Les partis s'escrimaient sur son dos, escomptaient ou appréhendaient ses triomphes. Les démocrates avaient déjà jeté leur dévolu sur le vainqueur de Richmond comme futur candidat à la présidence, car on s'y prend de loin aux Etats-Unis pour ces opérations-là. Les républicains voulaient que la victoire finale et qu'on croyait proche fût au moins répartie sur quelques-uns d'entr'eux. En deux mots une chaude guerre électorale se menait dans la guerre militaire, et celle-là était bien mieux dirigée que celle-ci.

Indifférent à la première, Mac Clellan, calme et résigné sous les coups de la défiance qui le frappaient, mais non moins actif à sa besogne immédiate, n'eut qu'à se dire, comme le vaillant Charles-Albert en 1848 et 1849 « Italia farà da se. » Il continua bravement et méthodiquement la campagne de la Péninsule, livra 20 combats ou batailles, qui, avec son premier plan, eussent été épargnés, et ne sauva son armée qu'en finissant par l'échouer sur le James-River, à Harrisons-Landing, au prix de pertes graves, mais payées chèrement par ses adversaires [1].

Les républicains de Washington triomphaient, mais bien plus, hélas ! qu'ils ne l'avaient prévu et désiré, et eux aussi allaient recevoir le prompt châtiment de leurs scabreux désirs.

Après avoir assuré Richmond contre toute tentative d'offensive de Mac Clellan, les vainqueurs Sudistes s'étaient reportés en avant

[1] Pour l'esquisse de ces tragiques événements, voir la *Guerre de la Sécession* par le colonel fédéral *Lecomte*, tome I, chapitres 7, 8 et 10. — Un récit plus détaillé et complet en est donné dans les trois premiers tomes du grand ouvrage du comte de Paris : *Histoire de la guerre civile en Amérique*, publication magistrale, de fond et de forme, dont six volumes avec atlas ont paru jusqu'à présent. — En anglais on ne saurait trouver de meilleur historique militaire de cette campagne et de tout ce qui s'y rattache directement que celui du major-général Alexandre Webb, ancien chef d'état-major de l'armée du Potomac : *The Peninsula Mac Clellan's campaign of 1862*. New-York 1881, 1 vol. in-12 de 220 pages avec 8 cartes, qui forme la IIIe pièce de la précieuse collection *Campaigns of civil War*, publiée par Charles Scribner's Sons.

contre Washington et avaient infligé des échecs répétés aux divers successeurs et remplaçants du général Mac Clellan sur le front direct de la capitale fédérale. Le gouvernement effrayé et sans doute attristé d'avoir été en grande partie la cause de ce double désastre, s'empressa de rappeler l'armée du James sur le Potomac et de rendre à son chef le commandement qu'on lui avait enlevé à son départ.

Mac Clellan reçut ce retour de fortune comme il avait reçu le coup inverse. Ni dépit, ni orgueil ne pouvaient triompher de son calme dévouement au devoir immédiat. Dans le cas particulier il eut le bonheur de pouvoir concentrer à temps ses forces, de contrecarrer l'offensive ennemie contre Washington, de la suivre de flanc dans sa pointe en Maryland et finalement de l'arrêter dans la sanglante et tenace bataille d'Antietam le 17 septembre, qui eût été plus décisive encore sans un moment d'hésitation du brave 9e corps commandé par le général Burnside.

Le statu quo ante fut peu à peu repris sur le Potomac et de nouveau les masses principales ennemies se mesurèrent du regard et de formidables apprêts sur le front connu de Manassas.

Mais — triste et monotone histoire du jeu des passions politiques — les mêmes tiraillements qui s'étaient produits l'automne et l'hiver précédents se renouvelèrent de plus en plus vifs, avec toutes les récriminations que pouvaient justement occasionner les échecs relatifs des deux campagnes principales de 1862.

Une nouvelle levée de 500 mille hommes avait été ordonnée par le gouvernement fédéral en août, et Mac Clellan, dont l'armée avait été désorganisée par les pertes des batailles d'Antietam et de South-Mountains, aurait voulu attendre le bénéfice des nouveaux renforts avant de reprendre l'offensive. Il ne le put pas. On lui ordonna, le 7 octobre, de rouvrir les hostilités. Il démontra l'impossibilité matérielle de suivre ponctuellement à cet ordre par manque de divers effets de premier habillement et équipement, y compris des milliers de chaussures.

Il paraît que ces effets avaient été en majeure partie expédiés de Washington, mais que par suite d'encombrements du chemin de fer, ils n'étaient pas et ne pouvaient pas être encore parvenus à destination. Le gouvernement néanmoins insista pour l'exécution de son ordre ; le général Mac Clellan insista pour qu'on attendît les envois annoncés, et une nouvelle polémique télégraphique, dans le genre de celle que nous avons déjà vue, se

poursuivit assidûment pendant plusieurs jours entre les deux états-majors de Washington et du quartier-général [1].

Nous reconnaîtrons sans peine que dans cette controverse le gouvernement a en apparence le beau rôle ; il était l'autorité supérieure, donc il avait le droit de commander ; ensuite il avait réellement l'appui de l'immense majorité du pays, anxieuse enfin de voir s'avancer la guerre.

Mais le rôle des chefs de l'Etat doit-il être imposé par la fièvre de masses aveuglées? Un sage gouvernement doit bien plutôt savoir y résister à l'occasion. Qui, dans le cas particulier, pouvait mieux juger des besoins réels et des aptitudes de l'armée que le général qui l'avait lui-même formée, qui la dirigeait depuis une année, qui l'avait commandée déjà dans vingt combats et batailles, et à la gloire de laquelle sa propre gloire était liée si intimement? Qui pouvait mieux connaître les circonstances de l'ennemi que celui qui venait de combattre contre lui? Le général Mac Clellan demandait qu'on attendît les renforts annoncés. On aurait dû suivre ses avis. Ce n'était pas manquer d'activité que de travailler à l'organisation d'une nouvelle armée, sur la base de l'ancienne. Ce n'était pas non plus arrêter les progrès de la guerre que d'attendre des renforts dont on avait urgemment besoin ; c'était éviter au contraire de nouvelles déceptions, de nouveaux retards, que l'événement ne justifia que trop, et qu'on pouvait alors prédire sans être prophète.

En quelques semaines on pouvait avoir, non-seulement tout le matériel et les effets désirables, mais encore les hommes des nouvelles levées par la conscription. En plaçant ces hommes dans les cadres des anciens régiments, au lieu de faire des régiments nouveaux, on se procurait un bon personnel au bout de quelques jours de service seulement, tout en réalisant de notables économies. Ainsi l'on aurait eu une armée à la fois aguerrie et rajeunie, avec ses unités au grand complet. Sous un chef comme Mac Clellan, qui, cette fois sans doute, aurait été secondé au lieu d'être entravé par la haute administration, cette armée, après un ou deux mois seulement de service de campagne, eût été capable des plus grandes choses, et aurait vu se briser contre elle toute la vaillance des troupes peu disciplinées de Lee et de Jackson.

En résumé celui des deux belligérants qui aurait disposé, à ce

[1] Pour le détail de cette curieuse mais instructive controverse, voir le volume : *Campagnes de Virginie et Maryland en 1862*, par le lieut.-colonel fédéral *Lecomte*. Paris, Tanera, édit. 1864.

moment-là, d'une armée de 60 à 70 mille hommes seulement, mais régulière, bien maniable, aurait infailliblement battu son adversaire; et la meilleure stratégie, à notre avis, consistait à se procurer le plus vite et le premier une telle armée. Le nord, sous ce rapport, avait tout l'avantage. Par ses immenses ressources en argent, en personnel, en matériel, en moyens de transports; par l'excitation politique que les derniers événements y avait produite; par l'existence de grands centres de population et d'industrie, à proximité du front, le nord pouvait se créer une meilleure et plus forte armée que le sud et en beaucoup moins de temps.

Mais pour cela il aurait fallu d'abord que la nation même sût ce qu'était réellement *une armée*, connût la différence entre une armée apte au combat, apte à la manœuvre et à la marche, et des bandes de braves gens bien habillés, bien armés, très dévoués, intelligents, mais mal exercés, mal disciplinés et encombrés d'impedimentas de toutes sortes. Ni le gouvernement ni le pays ne le savaient alors, ne voulaient le savoir; ils ne le surent que plus tard, et après de douloureuses expériences. Nous ne leur en faisons pas un crime. Où l'auraient-ils appris, car ce n'est pas dans les livres que les peuples s'instruisent?

Même en Europe, où l'on peut savoir pourtant ce qu'est la grande guerre, ce qu'est une armée, il ne manque pas de gens, même parmi les militaires, qui croient à la puissance des cohues dites nationales, plus qu'à celle des troupes manœuvrières et disciplinées. L'Amérique, qui depuis les guerres de l'indépendance, n'avait pas eu l'occasion d'apprécier les mérites d'armées régulières, qui alors n'eut pas même lieu d'en penser grand bien, et qui, depuis lors, n'a eu affaire qu'à des ennemis lointains et placés dans des conditions exceptionnelles, l'Amérique, disons-nous, n'avait pas encore senti le besoin d'élever ses forces militaires à leur maximum par l'organisation. Se présente-t-il un besoin pressant, on va au plus simple; on sonne l'alarme, on augmente les effectifs précipitamment et sans règle posée d'avance; de nouvelles levées, si les choses ne vont pas, s'efforcent de rallier les précédentes, et, sans arriver jamais à additionner exactement les forces disponibles, elles contribuent au moins à maintenir à peu près dans le même état les premiers corps mobilisés, et à abuser le public sur l'*activité* déployée par ses chefs politiques et militaires.

Telle est la notion qu'avait, en automne 1862, le gouverne-

ment des Etats-Unis sur sa tâche militaire en général. Il était en progrès sur 1861, où il avait pensé qu'en ordonnant seulement la guerre, il verrait se dissiper l'ennemi. Il était en progrès sur le printemps 1862, où, faisant un pas de plus, il avait créé une grande armée, mais en croyant qu'il suffisait de cela pour avoir la victoire. Il avait pourtant dû comprendre qu'une grande armée peut n'être pas suffisante et qu'elle doit être sans cesse repourvue ; il lui restait à apprendre qu'en fait d'armée une *bonne* vaut mieux qu'une *grande*, dans les limites de certains chiffres, d'une centaine de mille hommes suivant nous ; puis qu'*une* armée, avec des dépôts pour l'alimenter, et des réserves pour la seconder, vaut mieux que *deux*, *trois* ou *quatre* armées de circonstance, sans dépôts ni réserves organisés, qui se courent les unes après les autres tant bien que mal. Et enfin, ce que des Américains surtout auraient dû savoir, que ce dernier mode est de beaucoup le plus coûteux.

Toutes ces choses, Mac Clellan les connaissait mieux que personne. Il n'osa pas toutefois heurter le sentiment public au point de demander formellement au gouvernement d'attendre l'arrivée des nouvelles levées, ce qui aurait pu retarder la reprise de l'offensive jusqu'en décembre, et alors, par le mauvais état des routes, jusqu'au printemps. Il se borna au strict nécessaire, à réclamer le matériel et les effets indispensables à une campagne d'hiver, la rentrée des convalescents et l'arrivée des premières remontes. Après cela il voulait se mettre en route soit par la Shenandoah, soit sur une ligne plus rapprochée de Washington.

Enfin, et un peu forcé par l'initiative des confédérés, y compris un splendide raid de la cavalerie Stuart, Mac Clellan commença son mouvement le 25 octobre, en se dirigeant d'abord sur Warrenton par le versant oriental des Montagnes-Bleues, d'où il se porterait sur Richmond.

Il allait se masser sur le Haut-Rappahannock quand il reçut à son quartier-général de Rectortown, le 7 novembre au soir, un ordre spécial du gouvernement qui le révoquait de son commandement, à remettre au général Burnside, et l'envoyait en exil à Trenton dans le New-Jersey, d'où il ferait rapport par télégramme pour ordres ultérieurs.

Cette révocation avait été instamment demandée par une réunion de gouverneurs et de sommités politiques du parti républicain, et tout le cabinet, sauf M. Seward, avait adhéré à la démarche. Le président Lincoln n'avait pu s'y refuser et il avait mo-

tivé la révocation sur les retards apportés à l'exécution de l'ordre d'offensive du 7 octobre.

Le général Mac Clellan prit aussitôt ses dispositions pour la plus prompte exécution de la mesure qui le frappait. Il fit ses adieux à l'armée par un ordre du jour de quelques lignes, aussi modeste que touchant, à lire à la première *dressparade*; puis il transféra le commandement à son successeur, avec lequel il était du reste dans les meilleurs termes militaires et politiques. A la demande de celui-ci il consentit à rester encore deux ou trois jours au quartier-général pour mettre Burnside bien au courant de la situation et de tous ses plans et projets. Pendant ces deux jours, entre les conférences particulières d'office, il eut encore le temps de recevoir de nombreuses visites des divers corps d'officiers et de passer une dernière revue du gros des troupes, accompagné du général Burnside, dans laquelle les acclamations et les protestations les plus vives lui furent prodiguées de toutes parts. Le grand maréchal-prévot lui-même, général Patrick, commandant de la gendarmerie du quartier-général, conduisit les *cheers* des états-majors en faveur du chef révoqué.

Quant à celui-ci, la rigueur, bien imméritée à ce moment-là, déployée contre lui, ne lui arracha aucune plainte. Il fut le premier à recommander aux officiers et aux soldats le dévouement à tous leurs devoirs et à tous leurs supérieurs, ainsi que la confiance dans leur nouveau chef. Il en donna lui-même le bon exemple, et il ne sortit de son impassibilité habituelle que pour échanger de vives poignées de main avec Burnside et tout son état-major. Sans autre bruit il prit le chemin de fer, le 11 au matin, avec son état-major personnel, pour se retirer dans son lieu d'exil. Sur toute la route, et particulièrement aux gares de Manassas, de Washington, de Baltimore, de Philadelphie, les troupes et les habitants accouraient le saluer au passage et lui faire des ovations. Il mit une grande énergie à s'y soustraire et il se refusa constamment à prononcer le discours que les foules lui demandaient par des *cheers* répétés et en l'appelant à tue-tête de son sobriquet militaire, Little Mac ! Little Mac !

A Trenton toutefois la démonstration ayant été sérieusement organisée, il ne put froisser les usages au point de s'abstenir de dire quelques mots en public. Après avoir été introduit du balcon de son hôtel à une immense foule par M. Dutcher, ancien président de la chambre de l'Etat, il prononça d'une voix vibrante le speech suivant :

« *Mes amis* — car je sens qu'ici vous êtes tous mes amis — je ne me présente pas à vous comme un faiseur de discours, ni comme un politicien, mais comme un soldat. Venu au milieu de vous pour y chercher le repos et la tranquillité, je n'ai rencontré, depuis l'instant de mon arrivée, que des marques de votre bonté. Quoiqu'il y pût paraître, je ne suis pas pour vous un étranger. Je ne puis pas être indifférent à votre histoire. Les braves soldats du New-Jersey ont été constamment avec moi dans toutes les actions depuis le siège d'Yorktown jusqu'à la bataille d'Antietam, et je puis ici donner hautement témoignage de leur dévouement à la cause pour laquelle nous combattons.

« Je n'oublierai jamais non plus le ferme et fidèle Taylor, l'audacieux et intrépide Kearney, qui ont donné leur vie pour le maintien de notre gouvernement.

« Et avant de vous souhaiter une bonne nuit, je vous donnerai cet avis : pendant que l'armée combat, vous, comme citoyens, veillez à ce que la guerre se fasse pour le maintien de l'Union et de la Constitution, pour le maintien de votre nationalité et de vos droits de citoyens. »

Ce discours sobre et habile eut un immense retentissement. Sa finale surtout, gracieuse au parti démocratique, lui fit faire son chemin, car elle dévoilait dans le jeune général des vues et une fermeté politiques qu'on ne lui supposait pas. On s'était attendu à une proclamation de revue, ou à des récriminations de bivouacs ; on avait un programme d'homme d'état. Aussi dès ce moment l'opposition au gouvernement de Lincoln avait trouvé son futur candidat à la présidence, pour l'élection de 1864.

Ses amis militaires et du parti démocratique organisèrent d'autres ovations en sa faveur, et lui firent, par souscriptions patriotiques, de très riches cadeaux, en témoignage de la reconnaissance du pays. On lui offrit entr'autres un magnifique hôtel splendidement meublé et fourni, avec son parc.

Le général se retira dans la vie privée, attendant la suite des événements. *(A suivre.)*

## La question de l'aérostation militaire.

Par M. le capitaine d'artillerie G. Rochat.
Travail primé par la Section vaudoise de la Société fédérale des officiers.

*(Suite.)*

### III

On a longtemps parlé de la direction des ballons comme de la pierre philosophale ou de la quadrature du cercle, c'est-à-dire